

# Concours de nouvelles « Une journée en forêt méditerranéenne »

*Pour prouver que les forêts méditerranéennes ont beaucoup à montrer, à dire, à faire entendre... Forêt Méditerranéenne a organisé, à l'initiative de David Tresmontant, un concours de nouvelles. Elle a recueilli une trentaine de nouvelles. Les prix ont été remis le vendredi 14 février 2020 dans un haut lieu culturel, le Cloître Saint-Louis à Avignon. L'émotion était perceptible dans la salle à la lecture de la nouvelle du lauréat, Jacques Maby pour « Un débat en forêt ». C'est avec une grande joie que nous vous livrons ce texte magnifique (ainsi que ceux des autres lauréats) qui montre que l'on peut aussi raconter la forêt méditerranéenne avec sensibilité.*

## Premier prix Un débat en forêt

par Jacques MABY

Qui est le roi de la forêt ? Est-ce un arbre robuste et noueux d'allure éternelle ou un fût élancé plein de majesté, est-ce un jeune arbrisseau beau comme un prince, ou un arbuste cruel et couvert d'épines ? Plus la trace sur laquelle j'avais osé mes pas s'avérait douteuse, plus cette curieuse interrogation m'occupait l'esprit, comme si ce vagabondage de la pensée ne servait qu'à repousser l'inéluctable décision : il me fallait choisir un clair pour y poser mon sac et y passer la nuit. Egare dans un oubli humain de l'arrière-pays méditerranéen, séparé de l'agitation du monde par d'après embroussaillements, j'installai un campement hâtif et discret dans cet éloignement végétal, où cependant je me sentis tout de suite habiter pleinement.

Le problème de la royauté forestière restant toutefois en suspens, le voilà qui revint me tarauder tandis que la houle lente du soir venait couvrir les lieux, et je songeai que depuis des millénaires jamais ce trône n'avait été occupé, jamais roi n'avait été communément reconnu. Ni la philosophie grecque, ni la poésie romantique, pas plus la scolastique médiévale que les lumières classiques n'avaient su trancher, ni même contribuer à l'avancement du débat. Mais au fait, était-ce aux hommes de choisir ?

Un hasard des plus littéraires me fit témoin d'une tentative audacieuse visant à résoudre définitivement cette épineuse question. Car voici que ce soir-là, dans cette arrière-forêt où mes divagations m'avaient dérouté, le monde végétal avait décidé de remédier lui-même à cette vacance du pouvoir et tout ce qui a feuille ou racine était

là réuni pour en finir avec l'anarchie végétale. Mon errance sylvestre était-elle un sésame ? Toujours est-il que je fus admis comme auditeur dans cette assemblée qui se préparait à de longues heures de débats, avec confrontation d'arguments et désignation par acclamation.

Le chêne vert, avec l'assurance d'un baron de haute futaie, prit le premier la parole. « *Quercus Ilex* » s'annonça-t-il lui-même un peu pompeusement, "et son cortège" poursuivit-il. De fait une cour arbustive et buissonnante se pressait à son entour, cistes, cades, laurier-tin, pistachiers, mais pas grand monde sous son ombre mousue et sépulcrale, sinon quelques lianes aux mœurs parasitiques et obséquieuses. Son règne, promit-il, serait celui de la justice, n'était-il pas cousin du chêne rouvre cher à Saint-Louis, celui de la constance aussi car feuillu en toutes saisons, il administrerait son royaume sans jamais de repos végétatif. Il me fit bonne impression et pourtant ne fut applaudi que de manière assez clairsemée.

Le candidat suivant, oléastre de son état, argumenta sur sa fonction identitaire : ses limites étaient celles du milieu méditerranéen, son histoire celle des civilisations méditerranéennes, sa production celle du régime alimentaire méditerranéen, tout en lui sentait l'amour de la patrie, et il conclut dans une emphase mistralienne "Amo di séubo armounioso, e di calanco souleiouso, de la patrio amo piouso, t'apelle ! Encarno-te dins mi vers prouvençau !". Les cigales entonnèrent le refrain, par respect pour le poète surtout, mais la tradition avait trop goût de ranci pour susciter l'adhésion des jeunes pousses.

L'ambiance était retombée, mais le pin d'Alep enflamma à nouveau l'assemblée en se lançant dans un discours conquérant, trop sans doute aux yeux des groupes floristiques qui compriront qu'il n'y avait rien à attendre de sa litière acide. Le chêne liège prit à son tour la parole, dans le registre sécuritaire d'un dur à cuire, il résistait au feu, lui, ne se laisserait jamais dépouiller, lui, et pour sauver la forêt serait prêt à prendre le maquis. Ce discours guerrier agita l'assemblée et fut particulièrement conspué par les partisans de l'olivier.

Les basses strates végétales profitèrent de ce moment de confusion pour entrer en jeu, le buisson défendit ardemment sa cause, la lavande, le thym, le romarin proposèrent un triumvirat odoriférant, l'iris nain chercha l'appui des minorités visibles, bulbes et rhizomes entonèrent C'est nous les damnés de la terre. La nation végétale était visiblement trop divisée en genres, espèces et sous-espèces pour qu'un consensus émerge.

A défaut de roi, si au moins nous nous mettions d'accord sur un drapeau suggéra un vieil et sage érable venu de Montpellier. Aussitôt la lavande de proposer une sorte de bleu, la garance voyageuse un rouge vif, rejoint en cela par le chêne kermès qu'on suspecta de valoriser ses galles. Toutes les fleurs, rivalisant de grâces et de minauderies, voulaient voir triompher leurs couleurs. Le blanc doit être choisi affirma le myrte, car nous sommes une forêt de lumière ; songez que c'est la mer qui nous unit repliqua le pin parasol qui penchait pour un bleu lagon, tandis que les genêts insistaient pour le jaune solaire. On tenta une combinaison mais l'arc-en-ciel n'y aurait pas suffi. Quant au vert qui m'avait d'abord paru évident, il ne fut même pas évoqué, sans doute avait-il lassé. Peut-être un hymne alors, faute de drapeau, proposa un tremble dans un bruissement harmonieux. Les oiseaux qui appartiennent autant au règne végétal qu'au règne animal car ils sont la voix des arbres et des fourrés, proposèrent sans délai leurs mélodies, les grillons leurs scansions et les cigales encore occupées à chanter la Coupo Santo repartirent en chœur de plus belle. De la cannaie, des roselières, fusèrent quelques notes de pipeau, gaies et pimpantes mais manquant un peu de solennité. Hymne martial, ou hymne à la joie, auguste ou dansant, tout fut pesé et repesé, sans jamais aboutir.

Trouvons-nous au moins une devise, soupira un génier de Phénicie qui s'exaspérait de devoir repartir sans résultat, quelque chose qui nous rassemble et qu'on puisse inscrire dans le marbre, ou dans le papyrus, rajouta-t-il, diplomate. Liberté, égalité, fraternité étant déjà prises, et peu honorées par les faits, on chercha mieux, ce qui s'avéra impossible, sauf à user de synonymes dépréciatifs. On chercha alors différent, dans le genre aphorisme ou citation poétique, on hésita ainsi sur du Baudelaire : La nature est un temple, beau programme quoique teinté d'une religiosité marmoréenne malvenue pour quelques athées. On tergiversa sur Lamartine : Salut bois couronnés d'un reste de verdure,

qui avait l'avantage d'alerter l'opinion sur les risques écologiques, mais semblait un peu défaitiste. On écarta Virgile, Hugo, Char, trop archaïque, trop emphatique, trop hermétique, et sous la pression du corps floral on hésita un dernier moment sur Rilke : Vous, les fleurs, sœurs enfin des mains qui vous disposent, qui aurait pu emporter l'adhésion du genre humain. Vaines délibérations... Nulle convergence ne se fit, malgré l'étiollement progressif des passions dans la chute du jour.

La nuit déjà étendait son voile silencieux, conduisant chacun à plus de retenue, le brouhaha devint conciliaires, les contestations s'apaisèrent en chuchotements et pour chacun ce fut le moment du bilan intérieur : on n'arriverait à rien sans un peu de recul. Peut-être même fallait-il tout repenser. Les consciences, les âmes peut-être, cherchaient en elles-mêmes la sagesse qui jusqu'alors avait un peu manqué, et sans doute la trouvaient-elle dans cette pacification crépusculaire. Dans ces instants où tout s'immobilise, où l'air lui-même s'appesantit, lorsque les ultimes pâleurs encore en suspension se posent au sol dans un balancement tremblant, alors les manifestations de la vie prennent une autre forme, étrange et fluide, et la pensée une autre finesse. C'est le moment où les vérités nous pénètrent, comme une odeur lentement démasquée et dont la reconnaissance nous ravit. Je humais à lentes inspirations cet avènement de la concorde intérieure, accoudé sur mon sac, à demi abrité sous ma toile de tente, imprégné du poids des frondaisons qui partout me surplombaient et m'offraient ce ciel ami, gorgé de sèves assoupies.

Le consensus s'était fait dans le recueillement de soi qui seul ouvre aux autres, mais il fallait encore quelqu'un pour que le fait soit dit. C'est à ce moment seulement que je vis Elzéard, si discret tout au long du débat et vers lequel se tournaient tous les regards, emportant ainsi le mien.

Vous n'avez pas de roi, leur dit-il, mais vous êtes le royaume du Temps. Vous n'avez pas de drapeau, mais vous êtes les couleurs de la Vie.

Vous n'avez pas d'hymne, mais vous êtes le chant du Monde. Vous n'avez pas de devise mais vous êtes le verbe de la Terre.

Vous êtes une forêt que tout menace mais que rien ne peut atteindre, car les symboles sont hors de portée.

Le subtil toucher de la brume m'éveilla. Les yeux encore clos je sentis la marée de la nuit se retirer, tel un souffle qui s'esquive et qui me laissa seul face à mes songes. J'ouvris les yeux brusquement, comme pour surprendre l'interdit. Vide était la clairière, mais déjà débordante du sourire de la création.

J.M.